

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[215. Baden, Samedi 13 juillet 1839, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-07-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°240/254-255

Information générales

LangueFrançais

Cote593, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
219 Paris, mardi 16 Juillet 1839. Midi.

Je me suis levé tard. J'avais mal dormi. Cinq au six personnes m'attendaient. Je n'ai pas encore pu vous dire un mot. Soyez donc toujours, un peu mieux comme le N°215 me le promet. Comment voulez-vous que je ne m'inquiète pas de votre santé ? Lady Granville dit pourtant comme vous et ne veut pas que je m'en inquiète. Elle est bien plus préoccupée de votre solitude. Elle dit que, si vous ne lui aviez pas caché votre voyage, si elle ne l'avait pas appris quand vos paquets étaient faits, elle vous en aurait détournée ; que vous êtes allée chercher ce qui vous déplaît le plus de l'ennui, à travers ce qui vous convient le moins de la fatigue ; que vous auriez vécu ici depuis six semaines assez doucement et agréablement, que j'y suis, que bien des Anglais de votre connaissance y ont passé, que le Duc de Devonshire vient d'y arriver. Elle parle très bien sur vous. Ils sont encore ici pour quelque temps si tant est qu'ils puissent s'en éloigner.

La mort du Sultan hâtera peut-être la conclusion des affaires d'Orient sauf à les embrouiller plus tard. Nous l'avons apprise hier par une dépêche de M. de Bacourt. Soyez assez bonne pour le remercier des renseignements qu'il a bien voulu me transmettre. Je répondrai en conséquence.

On avait le cœur fort oppressé à Neuilly. A présent on y respire à l'aise. Cela fait deux familles contentes. Ailleurs, on grogne, dans les Chambres, dans la garde nationale, dans l'armée. Et à part, dans les coins, il y a des gens qui sourient. Barbès ne va point aux galères, comme je vous le disais. On le laissera au Mont Saint-Michel, belle et pittoresque prison, au milieu de la mer où l'on retient les condamnés à la déportation, en attendant qu'il y ait un lieu de déportation. Hier, plusieurs officiers de la garde nationale s'étaient réunis, parlant de donner leur démission. Il n'en sera rien.

J'ai vu Pozzo deux fois hier le matin chez lui, le soir chez Mad. Appony. Chez lui, nous avons très bien causé, lentement, sans bruit ; il ne faut pas que le vent souffle et que le feuillage tremble ; mais à la condition du calme et du silence autour de lui, le rossignol chante encore. Chez Mad. Appony, il avait dîné, il était fatigué ; on remuait dans le salon, la mémoire lui manquait comme la parole. On doit lui mettre aujourd'hui un vésicatoire et des ventouses. Je lui ai demandé qui était son médecin. Il m'a dit Lerminier qui est mort depuis trois ans. Au fond, il a la conscience de son état. " J'ai donné dix ans de ma vie, à l'Empereur en passant dix hivers en Angleterre. Je ne puis faire plus. Je ne sais comment l'Empereur me remplacera. Mais c'est assez." Voilà ce qu'il m'a dit hier matin. Lady Flora Hastings, vivante et morte, l'a peu frappé. Il croit la Reine plus whig qu'aucun Whig et plus hardie que les Whigs les plus hardis. Mais il espère qu'après tout, les Whigs mêmes lui donneront plus de bons que de mauvais conseils. Il est très content de Lord Melbourne.

Adieu. Je pars toujours après-demain. Le beau temps est décidément revenu. Quand mariez-vous Marie ? Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-07-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1753>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 16 juillet 1839

Heure Midi

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

199 Paris, le 10 Juin 1839

59

Je me suis bien
souvent demandé, si je ne devais pas
écrire plus souvent à mes amis, et si
je ne devais pas leur dire un mot
de plus, et si je ne devais pas leur
dire un mot de plus, et si je ne devais
pas leur dire un mot de plus, et si je
ne devais pas leur dire un mot de plus.

M. de Guizot, si je ne devais pas
leur dire un mot de plus, et si je ne
devais pas leur dire un mot de plus, et
si je ne devais pas leur dire un mot de
plus, et si je ne devais pas leur dire un
mot de plus, et si je ne devais pas leur
dire un mot de plus, et si je ne devais
pas leur dire un mot de plus, et si je
ne devais pas leur dire un mot de plus.

Madame la Princesse de Lieven
à Aug. de Baden-Baden
Allemagne Grand Duché de Baden

29

Paris, mardi 12 juillet 1839

593

59

Je me suis tenu bien tranquille, sans en dire rien à personne, m'attendais à n'en pas avoir pu venir dire un mot. Enfin, dont l'attente un peu mieux, comme le 2^e 915 m. le promet. Comment voulez-vous que je ne m'inquiète pas de votre santé?

Lady Souville est pourtant comme vous, se ne veut pas que je m'inquiète. Elle est bien plus préoccupée de votre solitude. Elle dit que si vous ne lui aviez pas caché votre voyage, si elle ne l'avait pas appris quand vos paquets étaient faits, elle vous en aurait dit beaucoup; que vous êtes, elle cherche ce qui vous déplaît le plus, et l'ennui, à travers ce qui vous conviendrait le mieux, et la fatigue; que vous n'avez rien ici depuis six semaines, assez doucement et agréablement, que j'y suis, que bien de Anglais de votre connaissance y ont passé, que le duc de Devonshire vient d'y arriver. Elle parle très bien sur vous.

Il leur envoie ici pour quelque temps. Si tant est qu'ils puissent s'en éloigner. La mère

du Sultan hâtera peut-être la conclusion des
affaires d'Orient, sauf à les embrasser plus
tard. Nous l'avons apprise hier, par une dépêche
de M. de Barou.

Je ne suis pas assez bon pour le dévouer des
enseignements qu'il a bien voulu me transmettre.
Je reprendrai en conséquence.

On avait le cœur fort oppressé à Venille. à
présent on y respire à l'aise. Cela fait deux
familles contentes. D'ailleurs, on gagne, dans les
chambres, dans la garde nationale, dans l'armée.
Et à part, dans les coins, il y a des gens qui
s'ennuient. Barbès ne va point aux galères,
comme je vous le disais. On le laisse au
Mont-Saint-Michel, belle et pittoresque prison,
au milieu de la mer, où l'on retient les condamnés
à la déportation, en attendant qu'il y ait un
lien de déportation. Hier, plusieurs officiers de
la garde nationale s'étaient réunis, parlant
de donner leur démission. Il n'en sera rien.

J'ai vu Pozzo deux fois hier, le matin chez
lui, le soir chez mad^e Appony. Chez lui, nous
avons bien bien causé, lentement, sans bruit; il
ne faut pas que le vent souffle et que le
feuillage tremble; mais à la condition du
calme et du silence autour de lui, le rossignol
chante encore. Chez mad^e Appony, il avait l'air

il était fatigué,
lui indiquant le
aujourd'hui en
de demander q

Les amis qui
il a la confiance
de sa vie à l
en Angleterre.
Comme l'Emp
Vostre ce qu'il

Lady Blae
peu frappé. Je
sûr et plus h
Mais il espère
Demain, plus
Il ne lui sent

Adieu. Il
beau temps est
Marie ? Adieu

...l'ancien, des
...les plus
...est une dépense
...des
...une transmutation
à Neuilly, à
fait d'imp
que, dans la
de, dans l'armée
des gens qui
en galère,
attenu au
presque prison,
tient la conduite
ait y ait un
no officier de
...protestant
...les deux rivaux.
le matin chez
chez lui, nous
étaient bruts, et
le et que le
dition de
lui, L'enseignent
y, il avait l'air,

il était fatigué, on venait dans le Salon, la même
lui montrait comme la parole. On doit lui mettre
aujourd'hui un véritable et de, valet, de lui
et d'entraîne qui était dans un état. Il m'a dit
Lecminie qui est mort depuis trois ans. Au fond,
il a la conscience de son état - "J'ai donné dix ans
de ma vie à l'Empereur en passant des hivers
en Angleterre. Je ne puis faire plus. Je ne suis
continuer l'Empereur me vengera. Mais c'est avec
Vilà et qui m'a dit hier matin.

Lady Flora Hastings, vivante et morte, l'a
pu frapper. Il avait la même plus tôt qu'autre
l'été et plus hardie que les autres, la plus hardie.
Mais l'espère qu'après tout, les autres mêmes, lui
donneront plus de bien que de mauvais tous.
Il est très content de Lord Melbourne.

Adieu. Il passera toujours après demain. Le
beau temps est décidément revenu. Quand mariera-t-elle,
Marie ? Adieu. Adieu.

}
}